Récit et fiction vraie dans *Desaparecidos*

Du philosophe, journaliste et écrivain bolivien Hernán Cabrera Maraz

Erich FISBACH

Université d'Angers 3LAM

Résumé : Le 21 août 1971, le général Hugo Banzer Suárez renversait le gouvernement d'un autre général, Juan José Torres. C'était là le dénouement d'un coup d'État qui avait débuté trois jours plus tôt, dans la ville de Santa Cruz, laquelle était tombée aux mains du colonel Andrés Selich, à l'issue de violents affrontements qui ont fait plus d'une centaine de morts. La dictature instaurée par le général Banzer s'est prolongée pendant sept années au cours desquelles les atteintes aux droits humains se sont multipliées. Plusieurs procès ont eu lieu, et dès 1979, Marcelo Quiroga Santa Cruz, politicien et écrivain disparu lors du coup d'État du Général García Meza en juillet 1980, avait saisi le Congrès afin que soit mis en place un procès en responsabilité ; en 2009, l'affaire fut portée auprès de la Commission Interaméricaine des Droits Humains (CIDH) à la suite de la disparition de José Luis Ibsen et de son fils Rainer Ibsen survenue pendant la dictature. Hernán Cabrera Maraz s'empare ici des événements survenus en août 1971 dans un récit dont les faits se sont réellement produits et sont largement documentés, mais il use de procédés qui relèvent de la fiction et donnent au texte un statut hybride. Nous tenterons de démontrer que l'hybridité de ce récit a pour but de marquer et de revendiquer un fort engagement politique et créatif.

Mots-clés : Bolivie, Hernán Cabrera Maraz, Hugo Banzer, Desaparecidos, Non-fiction

En 2006, les éditions La Hoguera de Santa Cruz de la Sierra publie un petit ouvrage de 98 pages intitulé *Desaparecidos,* dont l'auteur, Hernán Cabrera Maraz, est un journaliste bolivien né à Camiri, petite ville située dans le département de Santa Cruz, et que l'éditeur classe par ailleurs dans la catégorie « Roman », comme cela figure sur la couverture du livre. Dans la courte présentation de cet ouvrage telle qu'elle apparaît sur le site des éditions La Hoguera, nous apprenons que le journaliste et l'écrivain ont fusionné pour produire un roman qui se situe entre le témoignage et la fiction, et dans lequel un certain « Général » est le protagoniste d'une histoire qui paraît incroyable, mais dont il est dit qu'elle a malheureusement eu lieu, là où la barbarie a voulu qu'elle ait lieu[1]. La quatrième de couverture rattache quant à elle

[1] https://www.lahoguera.com/index.php?option=com_content&view=article&id=296&catid=5&Itemid=8

Desaparecidos à un genre romanesque, le roman du dictateur, qui a donné tant de grands classiques de la littérature hispano-américaine :

> La novela del dictador o sobre la dictadura, tiene grandes clásicos, verdaderas obras maestras, por eso el desafío de Cabrera es aún mayor, introducirnos en un mundo asfixiante, doloroso, sin nostalgias, sin frustraciones, sin quejas, sino con coraje, con osadía y fortaleza, que nos ayude a perfilar, a vislumbrar una Bolivia, una Latinoamérica nuevas, rumbo al cambio, buscando la paz, la armonía, la justicia.

Hernán Cabrera Maraz, titulaire d'une Licence de Philosophie délivrée par l'Université Catholique de Cochabamba, fortement engagé dans la défense des droits humains et de l'environnement, exerce le métier de journaliste depuis 1985. Son engagement l'a par ailleurs conduit à être secrétaire exécutif de la Fédération des Travailleurs de la Presse de Santa Cruz de la Sierra, fonction qu'il exerçait au moment de la publication de *Desaparecidos*.

Ces quelques éléments que nous venons de développer et qui sont ceux que l'on retrouve sur le site des éditions La Hoguera et dans le paratexte du livre, posent d'ores et déjà différentes questions, parmi lesquelles l'identité de celui qui est désigné comme le protagoniste du récit, le « Général », dont le lecteur, en particulier le lecteur bolivien, déduit rapidement qu'il s'agit du général Hugo Banzer. Ce dernier n'est cependant guère nommé par son nom, à l'exception d'une fois, indirectement, dans un extrait de presse daté du 22 décembre 1971 qui rapporte la mort de Boris Banzer, fils du président de la République. Cette première interrogation sur l'identité de ce personnage – au sens d'être de fiction – suscite inévitablement le même questionnement concernant les autres personnages, par ailleurs nombreux, eu égard à la longueur de ce récit, mais aussi concernant la réalité des faits rapportés. Ces questionnements nous conduisent à nous interroger sur le caractère fictionnel de ce récit qui, s'il est classé dans la catégorie « Roman » par l'éditeur, nous semble relever plutôt d'un autre type de récit plus proche, la non-fiction, comme semble le relever Tuffí Aré Vázquez dans le prologue – « Historia, registro periodístico y ficción se conjuncionan en la nueva propuesta literaria de Hernán Cabrera Maraz[2] » –, comme nous nous proposons de le démontrer. Nos interrogations rejoignent les réflexions de Gérard Genette développées dans son ouvrage *Fiction et diction*, dans lequel ce dernier revient sur ce qu'il appelle une « *narratologie restreinte* » pour élargir les outils narratologiques à des récits autres que le récit de fiction :

> Je voudrais plutôt, à titre provisoire et d'une manière plus théorique ou du moins plus à priorique, examiner les raisons que pourraient avoir le récit factuel et le récit fictionnel de se comporter différemment à l'égard de l'histoire qu'ils "rapportent", du seul fait que cette histoire est dans un cas (censée être) "véritable" et dans l'autre fictive, c'est-à-dire inventée par celui qui présentement la raconte, ou par quelque autre dont il hérite[3].

[2] Cabrera Maraz, Hernán, *Desaparecidos*, Santa Cruz, La Hoguera, 2006, p. 13.
[3] Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, p. 67.

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

1 Les faits

Les références temporelles précises sont peu nombreuses dans *Desaparecidos*. L'une des premières se situe dans la citation qui ouvre le chapitre 2, tirée du célèbre discours de Marcelo Quiroga Santa Cruz[4] prononcé devant le Congrès bolivien en août 1979 à l'occasion de l'ouverture d'un procès contre l'ancien dictateur, dans lequel Quiroga Santa Cruz accusait ce dernier et plusieurs de ses anciens ministres de plus de 230 délits :

> Durante ocho años nadie invocó el espíritu de fraternidad ; nadie invocó el espíritu cristiano ; nadie se acordó de los que agonizaban en las cárceles ; nadie se preocupó por la suerte de los mineros y los campesinos, nadie de los asesinados en el exilio ; ¡hoy sí !, cuando tiene que investigarse y cuando tiene que sancionarse al culpable, ha llegado el momento del perdón y del olvido…[5]

Cet extrait du discours évoque les huit années qui viennent alors de s'écouler et nous renvoie donc clairement à 1971, l'année du coup d'État du général Banzer, coup d'État qu'évoque Tuffí Aré Vázquez dans le prologue de *Desaparecidos*. Il nous faut cependant remonter quelques années en arrière afin de comprendre le cadre précis de ce que relate cet ouvrage.

Le 3 novembre 1964, un coup d'État mené par le général René Barrientos, qui s'était largement appuyé sur les paysans de Cochabamba pour mettre fin au processus révolutionnaire engagé en 1952, a marqué un certain nombre de reculs par rapport aux principes et aux mesures appliquées par la révolution nationaliste de 1952. Les nouvelles orientations politiques et économiques adoptées par le nouveau régime sont largement défavorables au peuple, alors que, parallèlement, les concessions accordées au capitalisme nord-américain se multiplient. Les interventions répressives musclées menées par l'armée, la Police des Mines, la Police Militaire et par d'autres forces répressives, s'accroissent, pour atteindre un point culminant lors des massacres de mineurs en 1965 ou 1967 et de la victoire obtenue contre la guérilla menée par Ernesto « Che » Guevara. La politique de bas salaires, la suppression des avantages sociaux consentis par le régime révolutionnaire, dans le secteur minier notamment, furent à l'origine de nombreux mouvements de protestation vigoureux au parlement, ainsi que dans les milieux universitaires ou religieux.

À l'instigation des États-Unis, le gouvernement militaire a mis en place un « programme d'action civique » qui consistait en une série de grands travaux publics. Cette aide nord-américaine et la stabilité économique qu'elle avait assurée au nouveau régime permirent au président, le général René Barrientos, d'apparaître comme la figure symbolique de cette résurgence, et de jouir d'un grand prestige jusqu'à sa mort mystérieuse lors d'un accident d'hélicoptère le 27 avril 1969.

[4] Marcelo Quiroga Santa Cruz, politicien et écrivain auteur d'un roman novateur – *Los deshabitados* – paru en 1959, a disparu lors du coup d'État du Général García Meza en juillet 1980 ; il avait saisi le Congrès afin que soit mis en place un procès en responsabilité contre le général Hugo Banzer.

[5] *Ibid.*, p. 19.

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

Quelques mois plus tard, un autre militaire, le général Alfredo Ovando, prend le pouvoir au nom du « nationalisme révolutionnaire ». Il parvient pendant un an à maintenir le régime en place, malgré ses ambiguïtés et ses hésitations qui répondaient aux pressions tantôt de la gauche, tantôt de la droite. Ainsi, d'un côté il nationalise la compagnie nord-américaine Bolivian Gulf Oil, et de l'autre il réprime sans pitié la guérilla menée par des étudiants à Teoponte entre juillet et août 1970.

Début octobre 1970, un nouveau coup d'État bouleverse le paysage politique bolivien, mené cette fois par la tendance progressiste de l'armée dirigée par le général Juan José Torres. Le gouvernement du général Torres reprend à son compte la politique de défense et de récupération des richesses nationales, sans pouvoir cependant se détacher des pressions croissantes que faisaient peser sur la politique et l'économie du pays les organisations ouvrières et syndicales, comme la COB – Central Obrera Boliviana –, la CUB – Confederación Universitaria de Bolivia – ou encore la CCI – Confederación de Campesinos Independientes.

Le gouvernement applique alors une série de mesures qui marquent un recul par rapport aux orientations adoptées sous la présidence du général Barrientos, suscitant la méfiance et fomentant une alliance contradictoire entre plusieurs responsables du MNR[6], de la FSB[7], et de la droite de l'armée. Le gouvernement du général Juan José Torres décrète ainsi la nationalisation de la mine Matilde, la prise de contrôle par l'État des entreprises sucrières, l'annulation de contrats et de concessions accordés à des multinationales et amorce un processus de collectivisation de certaines entreprises agricoles et industrielles. La méfiance suscitée par le régime se transforme rapidement en révolte ouverte, de sorte qu'à peine plus de dix mois après son accession au pouvoir, le général Torres est à son tour victime d'un nouveau coup d'État sanglant, dont le bilan s'est élevé à plus de cent morts et de six cents blessés, mené cette fois par le général Hugo Banzer, à la tête d'une coalition constituée par le MNR, la FSB et l'armée.

La Bolivie connaît alors une période de sept ans de stabilité, grâce notamment à la politique répressive menée par un gouvernement qui n'a pas hésité à juguler tous les mouvements dits subversifs. Aidé par la conjoncture internationale, le gouvernement du général Banzer a pu redonner une stabilité économique au pays, rétablir la prospérité et la confiance et attirer ainsi des capitaux étrangers qui ont favorisé notamment le développement des infrastructures routières, la modernisation des infrastructures ferroviaires, ou encore le développement de la compagnie aérienne nationale, la Lloyd Aéreo Boliviano.

Cependant, après sept ans de pouvoir, le général Banzer, fragilisé par une grève de la faim commencée en décembre 1977 par des femmes de mineurs, est contraint d'accepter une certaine ouverture démocratique. Des élections sont dès lors organisées en 1978, remportées par le candidat officiel, le général Juan Pereda Asbún. Ces élections sont néanmoins annulées pour cause de fraude électorale, ce qui déclenche une crise

[6] Movimiento Nacionalista Revolucionario, mouvement politique qui avait mené la révolution nationaliste de 1952 et dirigé le processus révolutionnaire renversé par le coup d'État du général René Barrientos.

[7] Falange Socialista Boliviana, parti politique nationaliste fondé en 1937, opposé aux influences idéologiques venues de l'extérieur comme le capitalisme, le marxisme ou le fascisme, que la plupart des historiens qualifie de parti d'extrême-droite.

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

politique rapidement résolue par la prise du pouvoir par un secteur de l'armée à la tête duquel se trouvait le vainqueur des récentes élections, le général Pereda Asbún, lui-même renversé à son tour le 24 novembre 1978, par un autre général, David Padilla Arancibia, qui pouvait compter quant à lui sur l'appui de l'opposition démocratique.

En 1979 Hugo Banzer fonde un parti politique, Acción Democrática Nacionalista (ADN), avec lequel il remporte les élections présidentielles en 1997, après plusieurs tentatives infructueuses, devenant le premier ancien dictateur à remporter des élections démocratiques dans le continent. Atteint d'un cancer du poumon, il démissionne avant la fin de son mandat, le 7 août 2001, le lendemain de la fête nationale bolivienne, et meurt dans la ville de Santa Cruz de la Sierra où il est né en 1926, quelques jours avant de fêter ses 76 ans.

2 Le récit

Le titre choisi par Hernán Cabrera Maraz résonne fortement et renvoie inévitablement à une des périodes les plus sombres du continent américain, celui des dictatures des années 1970/1980, de sorte que, sans donner de précisions qui permettent de désigner le cadre dans lequel se déroule le récit, ce titre ne laisse cependant aucun doute sur son contenu.

Le récit est précédé par trois citations qui, bien que placées avant le prologue de Tuffí Aré Vázquez, fonctionnent comme autant d'épigraphes, qui sont autant de témoignages concernant le sujet très sensible de la disparition des personnes. La première épigraphe donne la parole à Rebeca Ibsen, laquelle recherche son père et son frère depuis 34 ans ; la deuxième est l'extrait d'un témoignage de María Esperanza Toledo, dont le père a disparu en 1971, un extrait peut-être du récit qu'elle a préparé pour se présenter au juge et qui est rapporté dans le chapitre 7 (p. 63-66). La troisième épigraphe est tirée du poème « Del otro lado » de Francisco Urondo, lui-même l'un des 30 000 disparus de la dernière dictature argentine. Le titre du chapitre 6 de *Desaparecidos*, « Desde el otro lado », apparaît ainsi bien évidemment comme une référence et un hommage explicites à Paco Urondo.

Desaparecidos se décompose ainsi en neuf chapitres de longueurs inégales précédés d'un titre, et pour deux d'entre eux d'une épigraphe, l'une, au chapitre 2, tirée du discours de Marcelo Quiroga Santa Cruz prononcé au Congrès à l'occasion de l'ouverture du procès en responsabilité contre le général Hugo Banzer en 1979, et la deuxième au chapitre 7, tirée cette fois de la « Carta a Vicky » de Rodolfo Walsh, que celui-ci a écrite après avoir appris la mort de sa fille survenue le 29 septembre 1976 au cours d'une opération répressive menée par l'armée argentine. Nous pouvons sans doute ajouter une troisième épigraphe au chapitre 6, un poème intitulé *Angustia*, dont le narrateur explique qu'il s'agit d'un poème anonyme trouvé dans une des cellules de la prison du Pary, un quartier de Santa Cruz de la Sierra, écrit peut-être avec leur sang par ceux qui ont survécu à l'horreur.

Les titres des différents chapitres renvoient symboliquement à l'histoire, au sens de contexte historique, dans laquelle se déroulent les différents événements rapportés, et ne constituent certainement pas une action dramatique, dans la mesure où il n'y

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

a pas véritablement de nœud et où la progression de l'action ne débouche pas sur un dénouement, mais, pour reprendre le titre du dernier chapitre du roman – « La historia incompleta » –, sur une histoire incomplète. Il ne peut d'ailleurs pas en être autrement tant que les disparus le resteront, comme on peut le lire dans les dernières pages, dans la lettre d'un disparu sur laquelle se clôt le récit :

> Deja que esta realidad no se cubra, que estas heridas no se cierren, estas heridas están abiertas y deben seguir abiertas hasta que aparezcamos los cientos que buscamos una tumba, porque no es agradable ir al cementerio o no ir, sabiendo que estás muerto, pero no estás presente, ni tus huesos están allí.

Ainsi, le titre du chapitre 2, « Miradas del General », suivi de la citation de Marcelo Quiroga Santa Cruz placée en épigraphe, nous permet d'identifier sans peine le général Hugo Banzer, d'autant plus que la majuscule transforme en quelque sorte la fonction en nom ; le titre du chapitre 3, « Jueves de agosto » évoque implicitement le fameux jeudi 19 août 1971, date du début du coup d'État du général Banzer ; enfin, pour prendre un dernier exemple, le titre du chapitre 7, « Las alas se desplazan », nous renvoie implicitement au Plan Condor auquel des groupes de défense des droits de humains ont accusé Hugo Banzer d'avoir participé et d'être ainsi responsable de la disparition de plus de trente personnes en Bolivie. Ces accusations étaient d'autant plus gênantes qu'elles survenaient en 1997, soit l'année de la prise de pouvoir de Banzer par la voie démocratique, et alors qu'il tentait d'attirer les capitaux étrangers.

La narration est assumée par un narrateur hétérodiégétique qui interpelle à plusieurs reprises certains des personnages, qu'il appelle à témoigner. Il peut s'agir, comme dans le premier chapitre – « Miradas de Rebeca » –, de la fille d'un disparu, Rebeca, témoin de la disparition de son père, José Luis Ibsen, survenue le 28 février 1973, soit 32 ans auparavant, et à qui le narrateur s'adresse pour lui demander de ne pas fermer les yeux et de lui raconter sa douleur : « Rebeca, cuéntame tu dolor, tu búsqueda, y que tus ojos no se cierren. La niña inundó las páginas de esta historia, de estas historias, de estos testimonios » (p. 17). Plus loin, le narrateur s'adresse cette fois à un disparu, Alfonso Toledo, qui aurait, ou a, réussi à laisser un témoignage écrit à sa femme Estela, dissimulé dans un morceau de pain et transmis par sa fille, au nom fortement symbolique dans ce contexte, María Esperanza, la seule à avoir pu le voir en prison avant sa disparition : « Alfonso, te llevaron los verdugos de la democracia y sólo tú y ellos saben lo que te hicieron, pero en una de esas lograste escribir algo para tu mujer » (p. 62).

Très rapidement dans le récit, le narrateur cède la parole aux personnages, ce qui a pour effet, si ce n'est de permettre au lecteur de s'identifier à eux – la parole est en effet parfois donnée aux victimes, parfois aux bourreaux, voire au général Hugo Banzer lui-même, encore qu'il ne soit pas nommé explicitement –, du moins de susciter une empathie envers les victimes et de renforcer l'effet de réel. L'existence de plusieurs voix dans ce récit, et donc de plusieurs points de vue parfois divergents, introduit une polyphonie qui redonne une voix, et donc une forme d'existence, aux disparus, tout en témoignant de la complexité des liens entre le présent, la mémoire, la recherche

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

d'une explication à la disparition, l'impossible résilience. Les modalités adoptées par le narrateur pour donner la voix aux personnages sont diverses ; certaines relèvent explicitement de la fiction, lorsqu'il s'agit par exemple d'attribuer aux personnages des réflexions ou des pensées. Ainsi, dès le premier chapitre, le narrateur restitue, au style direct et sans utiliser de guillemets, un court échange entre Rebeca et sa mère. Nous retrouvons le même procédé au chapitre 7 dans un long échange, cette fois entre le Général Banzer – qui n'est toujours pas explicitement nommé – et le capitaine Paredes, l'un des militaires qui auraient participé à la capture d'Ernesto « Che » Guevara. Dans le deuxième chapitre, le narrateur donne la parole au Général qui s'adresse à une jeune femme qui l'accompagne, et met cette fois les paroles du Général entre guillemets. Ce même dispositif se retrouve plus loin, aux chapitres 3 et 8, pour rapporter les souvenirs d'un ancien répresseur, Leopoldo Morelos, qui se souvient des opérations auxquelles il a participé trente ans auparavant, alors qu'il est malade et en prison (p. 33 ; p. 73-77), mais aussi la parole d'un témoin qui décrit au juge les tortures qu'il a subies (p. 80). Dans les deux derniers chapitres, ce procédé prend de l'importance, au point que le narrateur tend à s'effacer derrière ces voix, avec tout d'abord la lettre écrite par le père de Rebeca, José Luis Ibsen (p. 84-90), puis avec celle d'un autre disparu (p. 93-94), vraisemblablement le fils de María de los Ángeles, une mère qui s'est suicidée après avoir vu l'homme responsable de la disparition de son fils se rendre en toute impunité dans un café où elle se trouvait elle-même.

D'autres voix apparaissent également dans le récit, sous forme cette fois de citations nombreuses et multipliant les points de vue divergents. Nous retrouvons ainsi un fragment du discours prononcé par Hugo Banzer à l'occasion de sa démission le 6 août 2001 (p. 23)[8] ; dans le même ordre d'idées nous retrouvons deux citations attribuées à Perón, dont il est dit qu'elles sont extraites de ses *Mémoires*, mais qui le sont en réalité du roman *La novela de Perón* de Tomás Eloy Martínez ; on retrouve également plusieurs citations tirées de la presse, rapportant par exemple, comme nous l'avons vu, la mort du fils du général Banzer, Boris, survenue en décembre 1971 (p. 44), ou encore un extrait d'un manifeste de l'Armée de Libération Nationale [Ejército de Liberación Nacional – ELN] de juillet 1971 (p. 47), pour ne prendre que quelques exemples.

La multiplicité des voix souvent divergentes dans ce récit, que ce soit par le biais du style direct ou par le recours à des citations de diverses origines, permet d'essayer de donner un sens à ce non-sens absolu auquel nous renvoie la disparition. Ce non-sens est en quelque sorte matérialisée par la distance temporelle, souvent rappelée dans le récit par une indication de durée d'une trentaine d'années entre les périodes au cours desquelles se sont produites ces disparitions, le mois d'août 1971 notamment, et le moment plus proche de la date de publication du récit, lié à des procès en cours en 2005, notamment après la saisie de la Commission Interaméricaine des Droits Humains concernant la disparition de Rainer Ibsen Cárdenas et José Luis Ibsen Peña.

Pour conclure cette rapide analyse, nous citerons l'introduction à *Territoires de la non-fiction*, dans laquelle Claudio Milanesi et Dante Barrientos Tecún soulignent le lien étroit entre la violence inhérente à l'histoire et le développement d'une écriture

[8] On peut noter ici une curieuse erreur de date puisque la date donnée entre parenthèses est le 6 août 2000.

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062

de témoignage et de dénonciation qui emprunte les voies de la fiction pour mieux faire entendre les voix des victimes et plus largement des acteurs de ces événements douloureux :

> Les complexes et violents processus historiques et politiques connus tout au long du XX^e^ siècle et au tournant du XXI^e^ dans le continent (périodes dictatoriales, tentatives d'ouvertures démocratiques, luttes sociales, ethniques, de genres, etc.), ont donné lieu à différentes phases de reconstruction mémorielle, à l'élaboration de témoignages, de documents et d'essais historiques impulsés par la volonté d'éviter les tentations de l'oubli et de l'impunité et contribuer à la recherche de la justice. Ce contexte historique et politique constitue un terreau extrêmement fertile pour le développement des écritures non fictionnelles[9].

Desapariciones, dont nous avons relevé quelques-uns des procédés d'écriture, est sans aucun doute un de ces exemples d'écriture non-fictionnelle, nés à la faveur d'un contexte historique et politique particulièrement douloureux et sensible, ici, la dictature du général Hugo Banzer, qui manifeste à n'en pas douter la revendication d'une justice pour les nombreux disparus de cette dictature et d'une politique de la mémoire qui s'affirme au début de notre siècle.

Bibliographie

Cabrera Maraz, Hernán, *Desaparecidos*, Santa Cruz, La Hoguera, 2006.

Fisbach, Erich, *La Bolivie ou l'histoire chaotique d'un pays en quête de son histoire*, Paris, Les Éditions du Temps, 2001.

Gefen Alexandre, « Territoire de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent », Atelier de théorie littéraire de Fabula : https://www.fabula.org/atelier.php?Territoires_de_la_non-fiction

Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991.

Jablonka, Ivan, L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du XX^e^ siècle », 2014.

Lavaud, Jean-Pierre, L'instabilité politique de l'Amérique latine. Le cas bolivien, Paris, Éditions de l'IHEAL, 1991.

Milanesi, Claudio ; Barrientos Tecún, Dante, « Introduction », *Territoires de la non-fiction*, Cahiers d'Études Romanes, Centre aixois d'études romanes, 2019.

[9] Milanesi, Claudio ; Barrientos Tecún, Dante, « Introduction », *Territoires de la non-fiction*, Cahiers d'Études Romanes, Centre aixois d'études romanes, 2019, p. 7-17. 10.4000/etudesromanes.8839. hal-02405385

Published in : CAPLAN, Raúl (dir.), *Ecritures de non fiction en Amérique latine. (XXe-XXIe siècles)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004062, doi : 10.17184/eac.9782813004062